
LETTRES sur l'Atlantide de Platon & sur l'ancienne histoire de l'Asie, pour servir de suite aux lettres sur l'origine des sciences, adressées à M. de VOLTAIRE, par M. BAILLY. A Paris, chez les freres Debure, quai des Augustins, 1779, 480 pag. in-8vo. Prix 3 liv. 12 s. broché.

CET ouvrage est un nouveau supplément à l'histoire de l'astronomie ancienne de M. Bailly, dans laquelle il avoit admis l'existence d'un peuple antédiluvien au nord de l'Asie; il entreprend de prouver aujourd'hui que ce peuple étoit celui des Atlantes, sortis de l'Atlantide dont parle Platon dans son Timée, & il les place dans la mer glaciale. Ce sera, dit-il, peut-être au Spitzberg; les Atlantes ont vu dans cette île le regne d'Uranus, d'Hesper & d'Atlas; le royaume de Saturne situé à l'occident, sera le Groenland, qui peut-être tient au Spitzberg. Ces peuples, surchargés de leur population, manquant de subsistance, auront senti la nécessité de s'étendre du côté de l'Oby; Hercule en débarquant a dû y poser des colonnes, c'est-à-dire, les limites les plus reculées de ces contrées, où jamais mortel eût pénétré; leurs descendans remontant l'Oby & le Jenisea, furent chassés vers le midi par de nouvelles émigrations. Ils se réfugièrent vers

la mer Caspienne & le Caucase, peuplerent l'Asie, cultivèrent les sciences, & furent ensuite détruits par une irruption d'Atlantes, qui firent périr, dit-on, tous leurs guerriers dans l'espace d'un jour & d'une nuit. Quelques individus échappèrent à la destruction : ce furent les brames réfugiés & cachés dans les montagnes du Thibet; c'est Sohi qui éclaira la Chine. Voilà l'abrégé du système de M. Bailly; voici ce qu'il en pense lui-même.

Il finit en disant à M. de Voltaire : vous penserez de ce roman tout ce que vous voudrez; je n'y tiens pas plus que vous; je ne puis rien vous montrer qu'à travers un voile, ce sont des traditions souvent vagues & confuses, mais qui tendent toutes vers un même but, qui est de placer les origines dans le nord. Je vous prierai, dit-il encore, de compter les monumens astronomiques qui m'ont conduit à cette erreur, les fables nombreuses & obscures qui en reçoivent leur explication, le concours des traditions ou des faits d'histoire qui tendent au même résultat; je vous montrerai les plantes des indes dans le climat de la France, les éléphants qui ont laissé leurs cadavres dans la Sibérie, & qui ont leurs enfans dans le midi; ils vous disent que l'homme a pu suivre la même route; le bled qui nous nourrit, né dans ces climats, a dû être porté par lui; c'est donc l'univers passé & présent qui m'auroit trompé : *la voix de l'univers est-elle un préjugé?* (IRENE.)

Il y a un siècle qu'il parut un grand & sa-

vant ouvrage en quatre volumes *in-folio*, intitulé : *Olavi Rudbeckii Atlantica*, Upsal 1675--1698, en allemand & en latin, dans lequel Rudbeck établit aussi l'Atlantide de Platon dans le nord; il employa la plus vaste érudition pour prouver que c'étoit la Suede. M. Bailly convient qu'il s'est beaucoup servi de cet auteur; mais comme il lui faut une isle pour l'Atlantide, il avance jusqu'au 79e. degré. Si l'ouvrage de Rudbeck n'a pas mieux réussi, c'est qu'il manquoit de lecteurs dont les esprits fussent préparés, cette idée des origines dans le nord n'étoit pas mûre, à peine l'est-elle aujourd'hui. M. Bailly a l'avantage aussi d'être érayé sur le refroidissement successif de la terre développé par M. de Buffon, & qu'il faut absolument supposer; il a su énoncer d'une maniere agréable les choses nouvelles qu'il vouloit établir, & il a intéressé le grand nombre des lecteurs en faveur de ce peuple perdu; il emploie même souvent le style poétique, comme quand il propose à M. de Voltaire de partir avec lui pour l'isle Atlantide, ou quand il dit : le reste sera la vérité, & nous y croirons, afin que cinquante siècles qui ont déposé pour elle ne réclament pas & ne s'élèvent point contre nous.... Je pourrois vous renvoyer à ce vieillard impitoyable qui dévore ses enfans, au tems, dont tous les pas sont destructeurs; je pourrois vous dire de l'interroger, pour qu'il vous ouvre ses abîmes qui, comme ceux de la mer, renferment tant de trésors.... Les conquérans ont des pieds

de fer, ils brisent en marchant, & la poussière qui s'élève à leur passage couvre tout ce qu'ils laissent en arrière; tout finit & recommence avec eux.... Mais ces figures ne sont qu'un ornement qui rend plus agréable l'érudition de M. Bailly sans la rendre moins persuasive. Nous allons donner une idée de sa marche & de ses preuves, en y joignant quelques réflexions.

Pour avoir une idée de l'Atlantide dont il s'agit principalement ici, voyons d'abord ce que dit Platon ou plutôt un prêtre d'Égypte qu'il fait parler dans son *Timée* : Nos mémoires, dit-il aux Athéniens, rapportent comment votre république a résisté aux efforts d'une grande puissance, qui, sortie de la mer Atlantique, avoit injustement envahi toute l'Europe & l'Asie. Cette mer étoit alors guéable; sur les bords étoit une île vis-à-vis de l'embouchure que dans votre langue vous nommez colonnes d'Hercule, & cette île avoit plus d'étendue que la Lybie & l'Asie ensemble. Il y avoit des rois dont la puissance étoit très-grande; elle s'étendoit sur toute cette île, sur plusieurs autres & sur des parties du continent; ils régnoient en outre, d'une part, sur tous les pays depuis la Lybie jusqu'en Égypte, & de l'autre, savoir du côté de l'Europe, jusqu'à Tyrrenia. L'orgueil de leurs forces réunies a tenté de soumettre votre pays, le nôtre, & toutes les provinces situées entre des colonnes d'Hercule, où a commencé leur irruption: c'est alors que votre ré-

publique s'est montrée supérieure à tous les mortels par la force & par la vertu ; elle commandoit à ceux de vos peuples qui ne l'avoient pas abandonnée ; son génie & ses connoissances dans l'art militaire la secoururent dans ce danger pressant ; elle triompha de ses ennemis , & elle érigea des trophées de sa victoire ,, après avoir garanti de la servitude ceux qui en étoient menacés , & nous avoir rendu à tous le salut & la liberté. Mais lorsque dans les derniers tems il arriva des tremblemens du globe & des inondations , tous vos guerriers ont été engloutis par la terre dans l'espace d'un jour & d'un nuit , l'isle Atlantide a disparu dans la mer. C'est pourquoi la mer qui se trouve-là , n'est ni navigable ni reconnue par personne ; il s'y est formé peu-à-peu un limon provenant de cette isle submergée.

Dans son *Critias* , Platon reprend le même sujet ; il remonte au tems où les Dieux se partagerent la terre ; l'isle Atlantide échut à Neptune ; il y trouva sur une petite montagne un seul homme nommé Evenor avec sa femme Laucippe ; ils avoient été formés de la terre. Clito étoit leur fille ; Neptune l'épousa ; il en eut cinq couples d'enfans mâles jumeaux ; l'aîné fut Atlas & donna son nom à l'isle entière ; sa postérité y régna avec gloire. Platon décrit les avantages de cette isle , belle , fertile , saine & merveilleuse , ainsi que la magnificence & la richesse de ses rois.

Cette isle avoit 3000 stades de long sur 2000 de large ; son territoire s'étendoit vers

le sud, & du côté du nord il étoit bordé par des montagnes couvertes de riches habitations. Il y avoit dix chefs, dont chacun régnoit dans sa partie; mais ils s'assembloient tous les cinq à six ans dans un temple de Neptune. Ces peuples furent long-tems religieux & sages; enfin Platon en fait la peinture la plus brillante. Mais ces peuples devinrent ensuite avides & conquérans; Jupiter résolut de les punir; il convoqua l'assemblée des Dieux..... Le reste manque dans l'original.

M. Bailly convient qu'il y a dans tout cela de la broderie & de l'exagération; il rejette sans peine les exploits des Athéniens qui étoient un compliment pour son pays, & plusieurs autres circonstances du récit de Platon. Mais il s'efforce de prouver que le fond n'est point une fiction ni une fable: il rapporte ce que Diodore de Sicile raconte de la succession des Atlantides, depuis Uranus, leur premier roi, ou Taaut, c'est-à-dire Mercure, suivant Sanchoñaton. Il examine aussi le fragment qui nous reste de cet ancien auteur; il convient qu'il y regne un ton poétique; & l'on y voit même les mots d'histoire physique & cosmique; Ora, femme de Cronos, c'est-à-dire, la Saison, femme du Temps, Eimarmoné, la bonne Aventure, &c. Aussi M. de Gebelin ne trouve dans tout cela que des allégories; Hercule est le Soleil; Saturne est le Labourage; ce sont d'anciennes instructions confiées à la mémoire des hommes sous la forme de l'allégorie. M. Dupuis, professeur de rhétorique au collège de

Lizieux , auffi habile dans l'aftronomie que dans la connoiffance des anciens auteurs grecs , fe propofe de prouver bientôt aux favans , & à M. Bailly lui-même , que ce font les hiftoires des conftellations. Evenor eft une épithete du Soleil & d'Hercule le fort ; Leucippe ou la femme aux chevaux blancs , indique la Lune ; c'eft Helius & Selene dans Diodore. Atlas eft la conftellation , connue aujourd'hui fous le nom de Bouvier , qui étoit autrefois placée fous le pôle , & dont la tête fembloit foutenir l'axe du monde , dans le tems que la Vierge occupoit le folftice d'été. Atlas étoit fils de Clymene , (qui indique un débordement) parce que cette conftellation fe levoit dans la faifon des pluies ; il étoit frere de Prométhée (Prévoyance ;) c'eft le nom qu'on donnoit aux étoiles qui annonçoient les faifons. Atlas époufe Hefperis ; c'eft-à-dire , qu'il fe couche , & il en naît fept filles qui font les Pléiades : en effet , lorsque le Bouvier fe couche , les Pléiades paroiffent au levant ; on y joint auffi les Hyades qui fe levent réellement peu après. Des brigands voulurent les enlever & les conduifirent fur le bord de la mer , mais Hercule les tua , & rendit les filles à leur pere : ces brigands font les étoiles d'Orion , ou du géant , qui fe leverent à la fuite des Pléiades ; car on lit ailleurs qu'Orion avoit pourfuiwi les Pléiades jufques en Béotie ; c'eft la région du Bœuf ou du Taureau célefte dont elles font partie ; Hercule , ou la Lyre célefte , fe levoit en effet lorsque les Pléiades arrivoient au couchant avec Orion :

c'est ainsi qu'Hercule tuoit les brigands; le lendemain on revoyoit les Pléiades au coucher d'Atlas; voilà les filles rendues à leur pere.

Mais ce qui confirme le plus cette explication, c'est que d'autres auteurs disent que les Pléiades étoient filles de Cadmus, & c'est une autre constellation qui se couche en même-tems que le Bouvier; il y en a même qui les font filles d'Erechtée, qui est visiblement le Cocher, troisième constellation dont le lever précédoit un peu celui des Pléiades; en sorte que ces trois filiations, qu'on ne sauroit concilier historiquement, reviennent au même dans l'allégorie.

Atlas ayant appris de l'oracle, qu'il seroit privé de son royaume par un fils de Jupiter, refusa de recevoir Persée dans ses états: celui-ci, pour s'en venger, lui montra la tête de Meduse, & le changea en rocher. En effet, la constellation de Persée se levoit quand celle d'Atlas descendoit sous le pôle derrière les montagnes & les rochers du nord: peut-on expliquer mieux la métamorphose en rocher; or les métamorphoses exigent nécessairement une explication, ou bien ce seroient des choses ridicules & qui n'auroient pu acquérir & conserver chez les peuples les plus éclairés une si grande célébrité.

Atlas eut aussi pour femme Pléione, qui signifie la Navigation, & qui étoit fille de l'Océan & de Thetys, c'est parce que son coucher annonçoit aux Phéniciens la saison de la navigation. Les Hyades avoient pour frere Hyas (la Pluie) parce que leur lever en au-

tomme annonçoit les pluies. Hyas mourut de la piquure d'un serpent, parce qu'au printems lorsque le scorpion & le serpent céleste se levoient, les pluies finissoient. Les Hyades en moururent de chagrin; en effet, c'est alors qu'elles disparoissent dans les rayons du soleil; c'étoit leur coucher héliaque.

La disparition subite de ce vaste continent des Atlantes, ne peut être qu'un conte ou une allégorie. Les noms d'Evenor; celui de Leucippe, la femme aux chevaux blancs, c'est-à-dire, la Lune, & plusieurs autres qu'on voit dans l'histoire des Atlantes, conduisent à une allégorie astronomique. La parité de traditions sur Icare & Atlas, a fait juger à M. Dupuis que c'étoit la même constellation qui avoit produit les deux fables. La mer Icarienne au nord-ouest de la Phénicie, est celle où se couchoit Arcturus; & quand Icare eut été jetté dans cette fosse profonde, son chien vint retrouver Etigone, & fut placé dans le ciel sous le nom de Canicule.

Si Atlas n'est qu'une constellation qui se couchoit dans la mer Atlantique, la description de Platon qui est d'ailleurs toute morale & poétique, ne sera que la broderie d'un fait astronomique, tournée vers l'instruction des Grecs, comme le coucher héliaque de la constellation du Cocher, accompagné de celui de l'Eridan au lever du Scorpion, a produit la moralité de Phaëton, fils imprudent, victime de son ambition & de l'indulgence de son pere; la fable d'Orus, Egyptien, précipité dans le

Nil par Typhon, en a été le premier type. Platon ne parle de l'Atlantide que d'après les Egyptiens; or, l'on fait assez que leur génie étoit allégorique; la vie d'Esopé que l'on fait lire aux enfans en renferme des pretres. Leurs mysteres, leurs hiéroglyphes, leurs figures, leurs fables, tout annonce la même tournure d'esprit; Platon en tire un roman moral, & il n'a guere l'air d'y attacher la prétention d'histoire véritable.

Atlas aussi-bien qu'Icare avoit été jetté dans une fosse profonde, celui-ci par des pretres, l'autre par son frere Kronos ou Saturne; c'est que quand le soleil étoit dans le signe consacré à Saturne, cette constellation paroissoit le soir sous le pôle à moitié plongée sous l'horizon. Sanchoniaton dit que ce fut par le conseil de Mercure, & c'étoit en effet le tems du coucher de l'Aigle & du lever de Sirius, deux étoiles qui ont été des Mercurus Egyptiens, c'est-à-dire, qui annonçoient les saisons.

Mais, dit M. Bailly, en supposant même que le mot Atlas & tous ses dérivés seroient allégoriques, ce peuple atlantique sorti de l'isle de Platon est utile à étudier, parce qu'il est devenu intéressant par une longue influence. M. Bailly observe d'abord que les colonnes d'Hercule ont trompé beaucoup de commentateurs, qui ont cru que l'Atlantide étoit l'Amérique, ou bien les Isles Canaries. Mais M. Baer, dans son *Essai sur l'Atlantide*, avoit déjà trouvé des colonnes d'Hercule près de la Judée

& de la mer Rouge ; d'ailleurs la statue de ce Dieu étoit toujours accompagnée de deux colonnes, dont l'une étoit consacrée au feu, l'autre aux nuées & aux vents ; elles signifioient aussi bornes, frontieres, limites ; on en érigeoit dans chaque station de grands voyages ; Tacite nous dit que Drusus trouva au nord de l'Europe des colonnes d'Hercule : de *Moribus Germ. C. 34.* Ainsi, sans s'arrêter aux colonnes d'Hercule du détroit de Gibraltar, M. Bailly passe dans l'Asie pour montrer les traces d'un ancien passage des peuples du nord au midi, & d'une culture antique ; il les retrouve dans l'histoire, les traditions, les fables, les monumens, la religion, les fêtes, les langues, les étymologies ; il parle des fées qui étoient en Asie, suivant Herbelot ; il observe que Zoroastre venoit des montagnes, ainsi que les Dives ; que toutes les anciennes traditions ramènent vers les montagnes ; que M. le Gentil fait venir les brames du nord, (*Mém. de l'Acad. 1773.*) & que les Chinois en tirent aussi leur origine. Arrivé par des faits liés, ou du moins par des inductions & des rapprochemens jusqu'au pied du Caucase, il entre dans la Tartarie autrefois si peuplée, & aujourd'hui presque déserte ; il trouve la cause de ce changement dans la diminution de la chaleur de la terre, qui a fait passer les hommes du nord au midi. M. Pallas, dans ses voyages pour l'histoire-naturelle, a découvert les restes d'un ancien peuple détruit, vers les bords du fleuve Jenisea ; on y voit des mines

qui ont été travaillées, des tombeaux où il y a des instrumens & des armes; tout cela paroît à M. Bailly une preuve frappante de son système; cependant il pourroit se faire que tout cela ne remontât pas au-delà du siècle de Tamerlan, où il y eut plusieurs expéditions vers l'occident & vers le nord faites par les Tartares.

M. Bailly cherche le jardin des Hespérides, & il le trouve dans le nord, ainsi que l'Eridan, les Amazones, les Enfers, que Rudbeck avoit déjà placés dans la Suede, guidé par le rome. livre de l'Odyssée; même les Champs Elisées. Platon nous dit qu'il y avoit dans l'isle de Delos, des tables d'airain, apportées des montagnes hyperborées, où étoit la description de l'Enfer; Latone & Apollon étoient nés dans une isle de l'océan septentrional, suivant Diodore; les fables paroissent tenir au nord par les racines des langues septentrionales; les Grecs parloient beaucoup de leurs anciennes relations avec les Hyperboréens, suivant Pausanias; Plutarque place au-dessus de l'Angleterre les isles sacrées, séjour des démons & des demi dieux; Phérécide dit que les Hyperboréens étoient de la race des Titans ou Géans, & ceux-ci étoient nés d'Uranus dans le pays des Atlantes; le culte de Bacchus étoit célébré dans l'isle d'Ogygie, au-delà de la Grande-Bretagne. La prison de Saturne & des Titans étoit au nord de la terre, suivant Plutarque, à 5000 stades du continent, & il dit qu'on y trouve trois autres isles; elles pa-

roissent à M. Bailly, être le Groënland ou le Spitzberg, l'Islande & la nouvelle Zemble, ou quelques isles peut-être plus avancées & aujourd'hui inaccessibles par les glaces; la région de l'Enfer où Saturne regne, & où les hommes vont le retrouver lorsqu'ils ont perdu la vie, est aussi placée dans des pays où le soleil est à peine une heure sous l'horizon. (*de Facie in orbe Lunæ.* § 30.) M. Idman a retrouvé des restes de la langue grecque dans le nord de la Laponie & de la Finlande; il en parle dans un ouvrage que M. Genet le fils a traduit, intitulé : *Recherches sur l'ancien Peuple Finois*. La tradition rapportée par Plutarque, contredisant les prétentions des Grecs, doit être regardée, dit M. Bailly, comme la vérité qu'on appelle souvent sans la trouver, & qui souvent vit au milieu de nous malgré nos efforts pour la détruire.

Mais nous ne pouvons donner ici qu'une bien légère idée de l'assemblage des vraisemblances, des analogies, des rapports, des autorités, des conséquences, des raisonnemens ingénieux que M. Bailly emploie pour étayer son idée, de l'origine des peuples policés & des sciences dans le nord.

C'est sans doute une étrange conclusion que cette ancienne habitation des hommes dans le Spitzberg, dit M. Bailly, dans sa dernière lettre à M. de Voltaire : « j'ai été frappé comme vous pouvez l'être de cette singularité; j'ai eu peine à la concevoir; je ne vous ai proposé cette origine dans mes premières

» lettres que comme une conjecture ; alors je
 » ne remontois pas plus haut que le 49e. de-
 » gré ; si je vais plus loin , ce sont les faits
 » qui me conduisent ; si je suis moins timide ,
 » c'est la vérité apperçue qui m'enhardit....
 » J'ose vous presser , Monsieur , de croire au
 » refroidissement de la terre , comme vous
 » avez cru à l'attraction de Newton ; vous
 » êtes en France un apôtre de cette grande
 » vérité ; je vous en offre une autre qui mé-
 » rite le même hommage. «

Ce refroidissement de la terre dans le nord ,
 que M. Bailly avoit traité dans sa 10e. lettre ,
 se trouve bien plus au long dans les *Epoques de
 la nature* , que M. de Buffon vient de publier ,
 & qui forment le cinquieme volume de ses
 supplémens ; mais cette belle théorie de M.
 de Buffon n'en subsisteroit pas moins , quand
 même l'histoire d'Atlas & de tous les autres
 Dieux ne seroit qu'une allégorie astronomi-
 que ; au reste on pourra mieux juger de cet
 article quand M. Dupuis aura publié son ou-
 vrage sur la mythologie. Ce que nous croyons
 pouvoir assurer dès-à-présent , c'est qu'on y
 trouvera la conciliation de bien des fables op-
 posées , qui semblent incompatibles , & parmi
 lesquelles M. Bailly est obligé de choisir cel-
 les qui lui conviennent , tandis que M. Du-
 puis les conserve & les explique toutes.

Une des grandes vraisemblances employées
 par M. Bailly pour placer les origines dans le
 nord , c'est le culte du feu ; il semble en ef-
 fet qu'on desiré plus le soleil , & qu'il produit

des effets plus frappans à mesure qu'on s'éloigne de l'équateur ; cependant les alternatives du froid & du chaud sont très-sensibles en *Asie* & en *Afrique* à 30°. de latitude : qu'on lise *Quinte-Curce* (v. 21.) & *M. de Buffon*, *Tom. II*, pag. 259, de l'édition in-12, sur les hivers de la *Perse*, on verra que le soleil n'y paroît pas toujours un lion dévorant. D'ailleurs les premiers adorateurs du feu ont rendu hommage au soleil, comme étant le principe de la végétation, & comme donnant la vie à la nature. Les *Perfes* qui adoroient le soleil sous le nom de *Mitras*, célébroient son retour au signe du *Taureau*, qui avoit été le signe équinoxial ; on trouve le génie solaire représenté sous l'emblème du lion, signe solsticial, subjuguant un taureau, dont le sang est le principe de la fécondité. Au bout de six mois, lorsque le soleil étoit entré au *Scorpion*, la nature cessoit de produire, & l'on représentoit le scorpion dévorant les testicules du taureau, & à côté de *Mitras* deux génies, dont l'un élevoit un flambeau & l'autre l'éteignoit. Ce passage du soleil aux signes inférieurs étoit en *Phénicie* la mort d'*Adonis* ; en *Egypte* on y plaçoit l'empire de *Typhon* ou des ouragans, représentés sous la forme des géans ; c'étoit les vents impétueux de l'automne. On donnoit à *Mitras*, comme à *Hercule*, deux colonnes, l'une consacrée au feu, l'autre aux vents & aux nuages. *Adonis* fut tué par un sanglier que *Diane* avoit envoyé à la prière de *Mars* ; or le signe du *Sagitaire* porte le nom

de *Diana sydus* ; celui du Scorpion est consacré à Mars, & ce sont les signes d'automne. L'anémone naît du sang d'Adonis ; le nom de cette fleur signifie le vent, & c'est l'emblème de la saison des vents. La fable d'Hesperus ; fils d'Atlas, enlevé par un vent impétueux ; les Atlantes détruits en un jour ; leur isle même disparue, ne sont-ils pas des choses de même espèce, & qui peuvent se rapporter au coucher de la même constellation dans la saison des vents, & du côté de la mer Atlantique ?

Les changemens du soleil étoient aussi frappans en Egypte : l'arrivée du soleil au solstice d'été qui causoit le débordement du Nil, y mettoit dans les saisons une diversité si prodigieuse, il étoit si essentiel à la fertilité de ces vastes contrées, que le culte de cet astre pût s'y établir aussi naturellement que dans aucun autre pays ; aussi l'origine des douze signes du Zodiaque y paroît-elle d'une manière frappante & qui ne peut s'appliquer à aucun autre pays. M. Dupuis se transporte, par exemple, au tems où le Capricorne occupoit le solstice d'été ou le plus haut du ciel ; à cette époque le Verseau se trouve au mois d'août dans le débordement ; les Poissons, dans le tems où toute l'Egypte étoit en eau ; le Bélier, quand les eaux se retiroient & que les troupeaux se répandoient dans les plaines ; le Taureau concourt avec les tems du labourage en Egypte ; les Gemeaux ou deux enfans naissans, symbole de la reproduction, avec le tems des pre-

mieres productions de la terre; l'Ecreviffe avec le folstice, tems où le soleil revient sur ses pas; le Lion marque le tems où le soleil reprend toute sa force & les plantes toute leur vigueur; la Vierge ou la Moiffonneuse, se trouve au tems des récoltes; la Balance annonce l'équinoxe du printems; le Scorpion est dans le mois des chaleurs mal-faisantes & des vents contagieux d'Ethiopie; enfin le Sagittaire annonce les chasses ou les vents étésiens, qui sont représentés aussi sous la figure d'un cheval, d'un géant ou d'un centaure.

Cette correspondance des signes avec le climat de l'Egypte, est telle qu'on ne sauroit l'attribuer au hasard; elle ne suppose point une origine septentrionale ni un peuple perdu; elle prouve que les Egyptiens n'avoient pas reçu leur astronomie d'ailleurs, non plus que le culte du feu, & peut-être que M. Bailly, dans un troisieme volume de lettres pourra répondre à toutes les difficultés de M. Dupuis, lorsque ce dernier aura publié son ouvrage à ce sujet, à moins que cette découverte ne fasse changer d'avis au savant astronome. Celui-ci eût été bien digne de la faire lui-même, s'il eût passé, comme M. Dupuis, une partie de sa vie dans la lecture des auteurs grecs: au reste, il nous semble qu'il ne pouvoit employer mieux son tems qu'aux progrès de l'astronomie pour laquelle il sembloit être né; ces dispositions sont assez rares pour mériter d'être cultivées avec soin, & peut-être que le tems même qu'il emploie à écrire l'histoire de l'ast.

tronomie est à regretter pour ceux qui desireroient de nouveaux accroissemens à cette belle science, plutôt que de pénibles recherches sur son obscure origine.

(*Journal des savans.*)

DISCOURS prononcé par MOLIERE, le jour de sa réception posthume à l'académie françoise; avec la réponse. In-8vo. de 23 pag. A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez les libraires qui vendent toutes les nouveautés, 1779. (Prix, 12 s.)

ON fait que, vers la fin de 1778, M. d'Alembert fit présent à l'académie françoise d'un buste de Moliere, supérieurement exécuté par M. Houdon, sculpteur du roi, & que cette compagnie a placé une image aussi précieuse dans la salle où sont les portraits de ses membres : c'est cette adoption posthume d'un grand homme qui a donné lieu aux deux opuscules ici réunis, dont l'auteur est, dit-on, M. de Cailhava, qui, dans l'art de la comédie, a joint avec succès l'exemple au précepte. Rien de plus naturel que le commencement du discours qu'il fait tenir à Moliere; le voici :

« Il est donc vrai que, 105 ans après ma
 « mort, vous voulez bien m'accorder une place
 « parmi vous. Loin de me plaindre du pré-
 « jugé barbare qui, de mon vivant, m'inter-